

La moquette et l'honnêteté

Les pharisiens et les publicains... Voulez-vous que je vous dise ce qui distingue, ce qui sépare un pharisien d'un publicain ? Eh bien, préparez-vous ! Je vais vous le dévoiler à l'instant : c'est... la moquette ! C'est la moquette qui sépare les pharisiens et les publicains.

En effet, en fins observateurs de la Madeleine que vous êtes, vous aurez remarqué que, sous les chaises des premiers rangs, se trouvent des carrés de moquette – chose bien agréable pour se mettre à genoux et bien pratique pour se prémunir, en hiver, du froid qui monte des dalles de pierre. Les travées du fond en sont, en revanche, dépourvues.

Or, que nous dit la lettre de l'Évangile à propos du pharisien et du publicain ? Que le publicain, dans le Temple, se tenait « éloigné », au fond, au plus loin de l'autel des sacrifices ; a contrario, il n'est rien dit du pharisien dont on peut déduire, par conséquent, qu'il se trouvait devant, dans les tout premiers rangs. Les pharisiens se tiennent tout devant, là où se trouve la moquette, les publicains loin derrière, là où il n'y en a pas. C'est donc bien la moquette qui distingue, qui sépare les pharisiens et les publicains.

Vous me direz : « c'est parfaitement idiot ! » Les fidèles des premiers rangs se sont simplement mis ici pour mieux voir, afin de mieux suivre la Messe et mieux la faire suivre à leurs enfants ; tandis que ceux qui se cachent derrière les colonnes du fond, dans la rébellion de leur adolescence, se sont installés là-bas afin de dormir à l'aise pendant l'homélie. Pourquoi les assidus de devant devraient-ils endosser le rôle ingrat du pharisien et de quel droit les somnolents du sermon deviendraient-ils, tout à coup, les héros de l'histoire en étant assimilés à cet honorable publicain ?

Je le reconnais bien volontiers : c'était idiot... Idiot d'interpréter au pied de la lettre ce qui n'est pas une histoire vraie mais bien une parabole imaginée par Notre Seigneur et dans lesquels les diverses indications ont, avant tout, une portée symbolique. La place respective du publicain et du pharisien ne condamne pas ipso facto ceux qui souhaitent suivre la Messe dans les premiers rangs, de même qu'elle n'honore pas d'emblée ceux qui se tiennent au fond ; elle donne une indication supplémentaire et pour ainsi dire imagée de l'âme de l'un et de l'autre. Si Notre Seigneur choisit de placer le publicain au fond, c'est afin de manifester la conscience profonde qu'il a de son indignité : son péché l'oblige à se tenir à distance de la sainteté de Dieu ; à l'opposé, si rien n'est mentionné à propos du pharisien, c'est que lui ne juge pas nécessaire de prendre du champ, dans l'orgueilleuse illusion dont sa prière est le reflet : il se croit, en raison des mérites de sa vie, plus proche de Dieu que des autres hommes. Il estime que sa valeur morale le place dans le même camp que Dieu : celui des gens bien, bien nés, de belle condition et que cette dignité lui confère le droit de se séparer du reste de l'humanité et de la mépriser.

En réalité, ce qui sépare le pharisien du publicain, ce n'est pas la moquette : c'est l'honnêteté. Le publicain, sans se payer de mots, sans mâcher ses mots, est au clair et parfaitement lucide avec lui-même : il a fait n'importe quoi. Il a mené une vie de publicain. Depuis bien des années, il collecte l'impôt au profit des armées étrangères d'occupation ; ce

faisant, il sert un empereur romain qui entend concurrencer YHWH en se faisant adorer et vénérer comme un dieu ; il escroque ses concitoyens en leur réclamant des taxes imaginaires qu'il se met dans les poches. Il a beaucoup péché. Il le reconnaît humblement. Il le dit à Dieu, il se le dit à lui-même et, si son voisin l'interrogeait sur ses larmes et sa contrition, il ne manquerait pas de le lui dire, à lui aussi. Il est dans la vérité ; et c'est précisément dans la réalité (où il se tient humblement) que le pardon du Seigneur – tout aussi réel – vient le toucher et l'exalter.

A l'opposé, le pharisien se paie de mots et se nourrit d'illusion : il se ment à lui-même en se faisant croire qu'il appartiendrait à une autre humanité que ceux qui l'entourent au quotidien et jusque dans le Temple. Refusant de reconnaître les péchés qu'il commet jour après jour, il s'invente une perfection qui le placerait au-dessus des autres. De la sorte, il se ment à lui-même et... plus grave encore : il fait de Dieu un menteur. Le Psaume 53 proclame en effet (et avec tout lui le Livre de Job et tant d'autres passages bibliques) : « Des cieux, le Seigneur se penche vers les fils d'Adam pour voir s'il en est un de sensé, un qui cherche Dieu. Tous, ils sont dévoyés ; tous ensemble, pervertis : pas un homme de bien, pas même un seul ! ». La Parole de Dieu n'annonce pas qu'il y aurait deux conditions humaines, celle bénie des pharisiens et celle maudite des autres hommes... mais bien une seule en laquelle le péché nous menace tous... Le Seigneur se serait-il trompé ? Aurait-il menti ? Le pharisien s'entretient lui-même dans l'illusion... Mais de ce fait, il s'isole dans un monde imaginaire et se coupe de la grâce divine qui, elle, est bien réelle. Il s'emprisonne lui-même dans le seul lieu où Dieu ne puisse le rejoindre car ce lieu, par définition, n'a pas d'existence : le mensonge. Aussi, descend-il toujours plus bas, toujours plus profond, toujours plus sombre dans son péché qui n'est jamais pardonné.

Si nous faisons nôtre l'honnêteté du publicain, nous reconnaitrons que notre vie, à l'instar de celle du pharisien, est hélas parsemée d'innombrables mensonges. Nous mentons aux autres, à nos plus proches avec une facilité déconcertante : prétextant être pris dans les bouchons alors que nous sommes simplement en retard par notre faute, soutenant que nous sommes en train de travailler, alors que nous glandouillons depuis une heure... Pire, nous nous mentons à nous-mêmes : en nous persuadant que nous avons bien raison de continuer à pécher, que cela est bienfaisant et nécessaire, que nous ne pouvons faire autrement ; nous nous berçons d'illusions en pensant que nous aurons toujours le temps de nous convertir. Le mensonge est un poison, un filtre malfaisant qui nous étourdit et nous transporte en-dehors de la réalité. Comme une drogue, cela peut être, dans un premier temps, bien agréable et bien pratique... En réalité, comme tout stupéfiant, son action est destructrice et sa jouissance illusoire. Ayons à cœur, pendant l'année qui commence, de vivre dans le réel, de demeurer dans la vérité, d'honorer l'honnêteté – à l'égard de Dieu, de nos proches, de nous-mêmes. Car c'est uniquement dans le réel – revêtu ou non d'une moelleuse moquette - que la grâce de Dieu, tout aussi réelle, peut nous rejoindre et nous faire grandir. Soyons-en convaincus : le Dieu de Vérité ne peut agir que dans la vérité.